

Comment favoriser le bilinguisme dès l'école primaire ?

Puissante aspiration des

Bruxellois : que leurs enfants

progressent en langues jusqu'à en maîtriser au

moins deux. Oui mais comment ?

« Avec l'immersion, il y a un gain possible pour tous les enfants »

Martine Poncelet

Martine Poncelet est neuropsychologue, licenciée en psychologie et en logopédie, et docteur en sciences psychologiques. Elle enseigne à l'ULg. Elle mène en outre des recherches dans le domaine de l'immersion linguistique. Sur le sujet, elle est l'auteur de différents articles.

Martine Poncelet est une grande partisane de l'immersion, dont elle a étudié les avantages patiemment. Seuls des contacts suffisamment intensifs avec une langue étrangère permettent de la maîtriser selon elle.

Il y a peu d'écoles en immersion aujourd'hui à Bruxelles : une trentaine pour le primaire et le secondaire. Est-il souhaitable qu'elles se généralisent dans les années à venir ?

L'immersion est-elle adaptée à tous les enfants ?

J'ai personnellement la conviction que l'immersion est bonne pour tous les enfants. Même si l'enfant est en difficultés scolaires, il y a de fortes chances qu'il acquière, au bout du compte, pas mal de choses dans la seconde langue. Il faut bien sûr que les conditions de l'apprentissage soient de qualité : un enseignant natif, une fréquence de contacts avec la seconde langue... On craint parfois que l'immersion complexifie la tâche des enfants déjà en difficulté. Mais je ne crois pas qu'ils soient plus en difficulté en immersion que dans un enseignement unilingue. Cela ne va pas creuser l'écart avec leurs condisciples. Et il y a un gain possible : qu'ils puissent être bilingues. Donc, même s'ils ont plus de difficultés, il y a la perspective pour eux d'acquérir une

autre langue.

Au-delà de l'immersion, y a-t-il d'autres choses à mettre en place pour favoriser le bilinguisme chez les plus jeunes ?

Je trouve quoi qu'il en soit que ce serait bien de multiplier les écoles qui pratiquent l'immersion. Mais cela demande des moyens... Au-delà, ce qu'il y aurait à faire, c'est encourager les parents immigrés à investir dans leur langue maternelle. Donc, faire en sorte que vraiment les enfants issus de l'immigration apprennent le mieux possible la langue de leurs parents, son code orthographique. Car mieux ils connaîtront tout cela, mieux ils passeront à une autre langue par la suite. Cela n'a pas toujours été bien compris. On a souvent dit aux parents qu'il fallait qu'ils bannissent à la maison leur langue d'origine, qu'ils ne parlent que le français. C'est loin d'être une bonne idée.

Pourquoi est-ce que le passage par la langue d'origine des parents est si important ? Apprendre cette première langue, ce n'est pas seulement la développer au niveau du vocabulaire, c'est la développer au niveau conceptuel. C'est important pour le développement cognitif de l'enfant. Il pourra ensuite plus facile-

ment passer à une autre langue.

Sans aller jusqu'à parler d'immersion, est-ce que davantage de cours donnés dans une autre langue cela pourrait rendre plus efficace l'apprentissage selon vous ? Et des activités extrascolaires menées dans une langue étrangère ?

Si les cours ne sont pas suffisamment intensifs, cela n'apporte pas grand-chose. Même si on dit que les enfants sont un peu comme des éponges, pour qu'ils puissent retirer quelque chose, il faut une certaine régularité. Faire du foot dans un club flamand une fois par semaine, cela n'aurait pas beaucoup d'intérêt par exemple. Si c'est trois ou quatre fois, c'est peut-être différent même si en jouant au foot, on ne parle pas beaucoup... Je dirais même qu'en dehors de l'immersion, notre enseignement des langues est largement inefficace.

À quoi attribuez-vous cela ?
Je pense que les méthodes ne conviennent pas. Un enfant qui a quatre heures d'une langue donnée pendant des années et qui au bout du compte n'est pas capable de s'exprimer dans cette langue, cela témoigne d'un problème. ■

Propos recueillis par
MATHIEU COLINET

« L'école n'est pas le seul endroit où favoriser le multilinguisme »

Benjamin Wayens

Benjamin Wayens est géographe et docteur en sciences. Il travaille notamment au sein de la Haute École Lucia de Brouckère comme formateur auprès de futurs enseignants. Il est également secrétaire de rédaction de la revue scientifique électronique Brussels Studies.

L'immersion dont les vertus sont tant vantées n'est pas la seule solution pour faire progresser les capacités en langues des jeunes Bruxellois, selon Benjamin Wayens. S'il fallait poser de premières actions, il encouragerait pour qu'elles portent sur de nouveaux échanges, collaborations entre les deux systèmes d'enseignement, francophone et flamand, qui coexistent à Bruxelles.

Est-ce qu'augmenter le bilinguisme ou le multilinguisme des enfants bruxellois passe par la création à Bruxelles de davantage d'écoles pratiquant l'immersion ?

Une bonne partie de l'enseignement néerlandophone à Bruxelles est en fait déjà un enseignement d'immersion. Nombre de parents francophones ou parlant une autre langue que le néerlandais font chaque année le choix d'inscrire leurs enfants dans une école néerlandophone. Dans les écoles francophones, vu la multitude des origines présentes à Bruxelles, tous les enfants ne parlent pas forcément le français et sont donc de facto dans une situation d'immersion. Plus largement, l'immersion est souvent présentée comme étant la seule solution. Or, on pourrait améliorer au préalable l'enseignement des langues dans le cadre des heures déjà à l'ho-

raire pour qu'il soit plus vivant, plus efficace, avec davantage de moyens, de supports pédagogiques... et moins d'élèves par professeur. En outre, l'immersion fait encore débat. Ses détracteurs l'accusent d'être un moyen pour les écoles de choisir leur public. Ce qui dans le contexte bruxellois peut être problématique. Autre grief: la qualification des enseignants chargés des cours d'immersion, compétences dans la langue, mais pas forcément dans les disciplines enseignées. Ce qui soulève la question de l'équilibre entre l'enseignement des matières et l'enseignement des langues. On ne peut pas sacrifier l'un pour l'autre. Du coup, je dirais qu'un des gros enjeux de l'immersion est la formation des enseignants, voire la possibilité d'échanges entre les systèmes d'enseignement pour que des professeurs néerlandophones puissent donner cours dans des écoles francophones et vice-versa.

Pour y parvenir, faut-il de meilleures collaborations entre les systèmes d'enseignement francophone et flamand, entre les deux Communautés ?

On reste dans un contexte de cloisonnement de systèmes d'enseignement à Bruxelles. Il y a eu des tentatives pour favoriser des rapprochements entre futurs professeurs, mais ça reste soumis à une série de

difficultés administratives ou autres : différence de statuts, de diplômes, de régimes d'ancienneté, de salaires... Un certificat de compétences dans la langue de l'école – pas forcément celle où l'on enseigne – peut par exemple être demandé. On peut s'interroger sur le niveau de compétences exigé. Deux systèmes fonctionnent dans leur propre logique au sein de la même ville.

L'école idéale en matière d'apprentissage des langues, quelle serait-elle du coup ?

Une école où on a une attention particulière pour la valorisation des compétences linguistiques. Ce qui est surtout important c'est d'habituer progressivement l'oreille des enfants à fonctionner dans des langues diverses. Même si ces autres langues ne sont pas le néerlandais ou l'anglais. Tout cela peut aussi passer par les activités extrascolaires, par les clubs sportifs. Si l'on gratte, on constate toutefois des difficultés à ce niveau-là aussi : ces activités fonctionnent aussi en partie dans le cadre de compétences communautaires. Ces lieux pourraient être des lieux d'immersion linguistique en dehors de l'école, mais ils sont encore structurés dans le système fédéral belge sur une base linguistique. ■

Propos recueillis par
M. C.